

PRÉFACE

Krishnamurti peut sembler difficile à comprendre parce que sa parole requiert une attention totale, une véritable écoute qui, naturellement, modifie l'état de nos esprits. Alors, cela devient si simple, si évident, que nous en sortons régénérés, mûrs pour «renaître chaque jour» – titre de ce livre qui regroupe les causeries jusqu'à ce jour inédites en français qu'il a données à Paris et à Saanen (Suisse) en 1965.

Cet art de l'attention auquel il nous appelle est un défi à l'heure où les troubles de l'attention sont l'un des maux majeurs du ^{xxi}e siècle. Écoutons-le: «Ce n'est que lorsqu'on écoute sans effort, sans tension, sans approuver ni désapprouver ce qui est dit, mais en examinant le fait qui est exposé, sans y introduire des conclusions, des conceptions intellectuelles, des définitions, c'est seulement alors, me semble-t-il, que l'on peut réellement, calmement, pénétrer le fait en question et découvrir s'il est vrai ou faux... Ces mots doivent être pour vous des miroirs où vous vous voyez clairement et où vous prenez conscience de vous-même. Si cette prise de conscience a lieu, cette causerie aura un sens, sinon, si vous la considérez comme un exercice intellectuel, purement verbal, vous partirez avec rien que de la cendre.»

Faire attention. Plus qu'une question de temps, c'est une question de disponibilité, celle-ci naissant sans effort si nous ressentons la nécessité, et même l'urgence, de chercher un mode de vie qui ne comporte pas toutes ces souffrances, ces confusions et ces brutalités sans fin.

Krishnamurti nous invite, comme un ami nous convierait à savourer l'une de ses délicieuses recettes dont il a le secret, à partager ce qu'il semble bien connaître pour en faire l'expérience: vivre, soit s'accorder le mieux possible au flux de la vie, ondoyante, changeante, impermanente, chose que chacun a pu constater et depuis fort longtemps. «On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve», signalait déjà Héraclite cinq cents ans av. J.-C.

Lorsque nous nous mouvons avec la vie, comme le surfeur glissant sur les vagues, elle ne pose pas de problèmes: «Ce n'est que lorsque nous essayons de la comprendre, alors que nous sommes dans un état statique, qu'elle devient un problème», nous dit Krishnamurti. État statique, résistance au flux qu'évoque ce vers d'Apollinaire¹:

«Leurs yeux sont des feux mal éteints.»

Renaître chaque jour, c'est garder la flamme.

Évidemment, nul ne nous y invite. Bien au contraire. Et certainement pas la profusion des guides de bien-être, méditation et autres «spiritualités» – sauf exceptions – qui, eux, naissent tous les jours mais se révèlent souvent répétitifs.

D'ailleurs «K», comme on l'appelle aussi, ne nous parle pas de ce que nous appelons «la vie spirituelle». Appellation qui vient de notre habitude de tout fragmenter. Parce que nous avons été élevés à voir les choses

1. «Marizibill», *Alcools* (1913).

séparées les unes des autres. Pour celui qui a fondé de nombreuses écoles «à vocation holistique», écoles qui continuent de se développer dans le monde, la vie, ce mouvement de rapports, à soi-même, aux autres, à la nature, aux idées, à l'argent... est une, est globale. Ce n'est qu'en adoptant cette vision large que l'on pourra comprendre le détail, le particulier, notre petite personne.

Et dans ce mouvement de la vie, notre façon de percevoir – de voir – tout comme notre mode de vie compte énormément. Tout, jusqu'à notre alimentation, devient primordial.

Rappelons que Krishnamurti n'a, quant à lui, jamais pris de ces drogues «qui émoussent l'esprit», ni bu d'alcool, qu'il n'a jamais fumé et, depuis les années 1930, jamais bu de thé ou de café, selon Mary Luytens¹. Mais loin de nous imposer quoi que ce soit, il nous convie à découvrir, en nous découvrant, ce qui sera le meilleur pour nous.

Pour vivre différemment, trouver le neuf, il faudra évidemment rejeter le vieux. Ce qui ne pourra advenir que lorsque celui-ci aura été compris.

Donc, comprendre nos habitudes, nos conditionnements, nos peurs... Comprendre et non vouloir comprendre car ce n'est pas par un effort de la volonté que l'on changera: comme le serpent mue, la mutation s'opérera naturellement. Ce qui nous ramène à cet état de l'esprit pleinement attentif qui permet à la fois de comprendre sa parole et de nous comprendre nous-mêmes. Avec une infinie patience, l'orateur revient sur ces fondamentaux: attention, intensité, passion.

1. Avant-propos aux *Carnets* de Krishnamurti, Éditions du Rocher, 1988.

À partir des années 1960, l'entourage de Krishnamurti croit remarquer chez lui un changement. Il lui semble moins joyeux, moins rieur, plus austère, plus radical. Ce qu'il nie, «sauf dans la formulation, le vocabulaire, la gestuelle», précise-t-il. Et c'est vrai, comme on le constatera lors de son ultime causerie, donnée à Madras en Inde en janvier 1986, un mois avant sa mort le 17 février 1986.

Certes, la gestuelle est autre. Son corps manifeste une plus grande difficulté à rejoindre l'estrade mais il est le même, car s'adapter au flux de la vie ne veut pas dire se trahir. K, ce jour-là, reprend ses thèmes de toujours et, comme depuis sa première causerie, convie ses auditeurs à ne pas seulement le suivre comme s'il était le maître qu'il ne veut pas être, mais à participer, à partager.

Une dernière fois, il parle de la vie, de sa beauté, de sa grande complexité, et s'interroge sur son origine: «On doit se donner à elle (la vie) comme le torrent qui descend des montagnes. On comprend alors ce qu'est le fait extraordinaire de vivre.»

Ce même jour, il confiera d'ailleurs qu'il «ne souhaitait pas inviter la mort mais qu'il n'était pas sûr du temps que durerait son corps et une fois qu'[il] ne pourrait plus parler, [il] n'aurait aucun autre but».

Parler, Krishnamurti n'aura cessé de le faire. Il n'avait apparemment pas d'autre choix, comme il le confiera, un soir de 1965 où il se promenait avec Radha Sloss¹ sur un coteau, au-dessus du chalet Tanneg de Vanda Scaravelli qui l'accueillait lorsqu'il donnait ses causeries à Saanen:

1. Auteur de *Vies dans l'ombre avec J. Krishnamurti*, trad. fr. iUniverse, 2012.

«C'est un paradoxe, je parle pour vivre, je ne vis pas pour parler. S'il n'y avait plus de causeries et de conférences, je mourrais.»

Radha lui avait demandé pourquoi il parlait encore, après l'avoir fait pendant quarante ans et pour dire toujours à peu près la même chose : «Si chacun comprenait ce que tu disais, on n'aurait plus besoin de revenir, à moins de vouloir être ton disciple, et comme tu n'en veux pas... Qu'est-ce qui arriverait si ton public réellement disparaissait?», avait-elle interrogé.

Radha Sloss a grandi à Ojai en Californie dans la maison que ses parents, Rosalind et Desikacharya Rajagopal, partageaient avec Krishnamurti. Le léger agacement contenu dans sa question trouvera peut-être une explication dans cette longue «intimité familiale».

Si Krishnamurti «parle pour vivre», c'est peut-être qu'il ne peut faire autrement. Rappelons qu'en 1922, à l'âge de vingt-huit ans, il avait vécu une expérience spirituelle, baptisée le «Processus» (*Process*, en anglais), qui avait changé le cours de sa vie.

Ce phénomène physique avait provoqué des années de douleurs intenses, particulièrement dans la tête et la colonne vertébrale. Et, bien que moindre, quelque quarante ans après, ce mystérieux phénomène durait encore.

Il laissait se produire ces douleurs, refusant tout secours médical. Il savait qu'elles le menaient quelque part, vers l'*Otherness*, que l'on pourrait traduire par le «Tout-Autre». Il décrit abondamment, notamment dans ses *Carnets*, ce Processus «chaque fois nouveau car rien jamais ne se répète».

Si l'on en croit les témoignages des mystiques, l'événement intérieur, ce Processus ainsi nommé par

Krishnamurti, est tellement puissant que celui qui le vit se trouve obligé de témoigner.

Or, il n'est pas aisé de rendre par le langage une expérience qui dépasse les possibilités habituelles du langage. Pour communiquer cette expérience, les poètes emploient le langage de la métaphore.

Krishnamurti, quant à lui, et c'est là son originalité, puise dans le registre des mots ordinaires, des mots de tous les jours, car il sait que tout le monde peut faire cette expérience qui consiste à pénétrer en soi-même et à trouver plus grand que soi. Seuls nos préjugés et autres conditionnements, qui favorisent la peur, freinent cette dilatation aux dimensions de l'univers.

Le but, si but il y a, n'est pas l'extase, même si celle-ci peut surgir au détour. Le but est la connaissance de soi, qui passe, comme ne cesse de nous le dire l'orateur, par une vigilance très concrète, une vigilance de chaque instant vis-à-vis de ce qui est en train de se produire, en soi et hors de soi. Cette présence à ce qui est, c'est l'une des conditions du *dévoilement*, lequel seul donnera tout son sens à notre existence et permettra à un mode de vie différent de surgir.

Ainsi, bien que souvent répété, l'enseignement qui jaillit de la bouche de Krishnamurti n'est jamais tout à fait le même.

Comme il l'a reconnu lui-même, bien qu'il n'ait pas changé, son langage s'était fait plus précis et son vocabulaire s'était enrichi au contact des scientifiques qu'il avait rencontrés, tel le physicien David Bohm en 1960, dont les vues lui semblent alors proches des siennes.

Outre une plus grande austérité, son entourage avait aussi remarqué à partir de ces années 1960 une certaine

impatience. Il interpellait son auditoire de façon plus radicale, comme s'il y avait une urgence à comprendre ce qu'il voulait transmettre.

En ces années-là, où fleurissaient les divers mouvements de la contre-culture, l'on peut comprendre qu'il apparaisse à certains trop austère. Mais l'on comprendra aussi qu'au fil des années Krishnamurti puisse ressentir une urgence grandissante à transmettre ce qui ne peut s'approcher que dans une attention pleine et entière. Ces mots d'un ami qui parlait à des amis, comme il aimait à le rappeler, il souhaitait qu'ils se fassent chair, s'incarnent, deviennent action et... transforment le monde.

Qu'importe ce qu'en pensent les uns et les autres. Ils sont là. Ils viennent, ils se rassemblent autour de sa parole, que ce soit à Saanen, à Paris, ou ailleurs dans le monde. Ceux à qui il s'adresse, « des personnes sérieuses, concernées par les énormes défis de l'humanité », écoutent attentivement cet homme au charisme surprenant, qui déploie « toutes ses forces et son énergie qu'il peut renouveler aussi vite qu'il les dépense », comme le souligne Radha Sloss¹.

Chaque instant exhale son propre arôme. En humant ces différents parfums que Krishnamurti nous donne à partager, nous découvrons que l'énergie de la vie est toujours présente, intense: « La vie est un mouvement en action, un mouvement en relation et notre seul problème est: comment vivre dans ce monde où les relations sont le fondement de toute existence, de façon que ces relations ne deviennent pas une monotone, une lassante, une triste répétition? »

1. *Vies dans l'ombre...*, *op. cit.*

Renouveler ses forces, se régénérer en permanence, renaître chaque jour, tel est le thème essentiel de ces causeries de 1965 (dix à Saanen, cinq à Paris). Comment en effet faire face à la détérioration, cause de désordre et de vieillissement, l'un comme l'autre apparemment inhérents à l'existence humaine ?

À l'époque, ses causeries de Saanen sont déjà internationalement réputées. S'y pressent sous la vaste tente bleue toutes sortes de gens. Je revois encore les hippies et les disciples enveloppés d'orange, sans doute envoyés par quelque gourou de l'Inde, qui campaient au bord du torrent, mais aussi tous ces gens « vêtus avec une certaine élégance », parmi lesquels Yehudi Menuhin et Aldous Huxley, qui venaient l'écouter « avec un grand sérieux ».

Son message n'était pourtant pas tendre. Il ne visait pas à réconforter mais à faire prendre conscience de l'état dangereux dans lequel le monde était plongé, monde dont chacun est le microcosme, et donc chacun partie prenante.

La crise n'est pas dehors, mais s'agite en chacun.

Pour savoir si bien l'exprimer, Krishnamurti aurait-il comme – pour ne citer que lui – Khidr, le verdoyant¹, représentant la fraîcheur de l'esprit et de la vie éternelle, bu à la faveur du Processus à la source jaillissante de la vie ?

Sinon, pourquoi seraient-ils si nombreux à venir « boire » sa parole ? Signes et indices du temps présent : ce grand nombre de livres à son propos, d'enregistrements audio et vidéo, et de documents informatiques

1. Guide mystérieux et immortel, saint dans la tradition populaire islamique, décrit comme celui qui a trouvé la source de vie, l'éternelle jeunesse.

publiés et diffusés par d'importants distributeurs. L'examen rapide des flux de recherches sur Internet et des forums de discussion indique que l'intérêt pour Krishnamurti ne cesse de grandir.

Du fait de ses idées et de son époque, Krishnamurti est vu comme un exemple de ces « enseignants spirituels » modernes qui désavouent les rituels formalisés et les dogmes. Sa conception de la vérité comme d'un « pays sans chemin », avec la possibilité de libération immédiate, est reflétée dans des enseignements très divers. Nombreux sont ceux qui se réfèrent à lui.

Les dernières avancées de la science, notamment inspirées du domaine de la physique quantique, ont en effet découvert des phases physiologiques qui modifient radicalement nos façons de voir et de comprendre, notamment d'envisager la guérison et la maladie. Et alors que prolifèrent les propositions de régénérescence, quelles qu'en soient les méthodes, l'invitation au « mourir pour renaître » de l'intemporel Krishnamurti est plus que jamais frappante par son actualité.

Ainsi devient-elle source d'inspiration.

Isabelle CLERC

DANS LE MIROIR DES MOTS

Permettez-moi de parler d'abord un peu, ensuite vous me poserez des questions sur le sujet traité. Vous pouvez m'interroger en français, je le comprends assez bien, malheureusement pas assez pour pouvoir vous répondre – je vous répondrai en anglais.

Nous traversons la vie en créant des problèmes sans jamais les résoudre. Nous les trouvons si difficiles, si compliqués, et parfois si subtils, que nous les évitons de mille manières: la religion, l'alcool, le sexe, et tout un réseau d'échappatoires inventé par les hommes. Et il me semble que, à moins de résoudre tous nos problèmes psychologiques, nous serons toujours dans un état de confusion et de détresse, constamment en proie au doute, dévorés par le désir de certitude, de stabilité, de sécurité. Il est donc vraiment nécessaire de résoudre nos problèmes humains.

Des problèmes, nous en avons: économiques, sociaux, émotionnels, intellectuels et religieux. Nous vivons dans différents compartiments séparés, et chaque division, chaque fraction, chaque fragment, entraîne son ou ses problèmes particuliers: ces problèmes, nés d'une fragmentation de nos esprits, sont naturellement en contradiction les uns avec les autres. L'un veut se réaliser

intellectuellement, devenir célèbre en tant qu'écrivain, en tant qu'artiste, etc., et ce besoin d'accomplissement personnel contredit toutes les autres formes d'existence. Nous sommes incertains et nous cherchons la certitude, la permanence; nous voulons comprendre l'immortalité – et pourtant la vieillesse arrive doucement, et nous nous desséchons émotionnellement et psychologiquement autant que physiquement.

Tout au long de notre vie, même si nous jouissons d'une aisance financière, même si nos relations avec autrui sont bonnes, nous avons des problèmes. Faute de les résoudre totalement – et *il est possible* de les résoudre totalement –, peu importent notre habileté, nos dons intellectuels, nos brillants arguments et tout notre talent: ces problèmes dévoreront nos esprits et nos cœurs. Alors, pour un être humain, qui vit dans ce monde, sans s'en évader, ni dans un monastère, ni dans une retraite chimérique ou mythique, ni dans une croyance, un dogme ou des rituels, ni dans quelque vision imaginaire et absurde, comment un tel individu peut-il dégager son esprit de tous les problèmes et redevenir frais, jeune, innocent?

Pour comprendre ce dont nous parlons, on doit écouter et il est extrêmement difficile d'écouter vraiment. C'est un art. Et nous n'écoutons jamais. En ce moment même, vous n'écoutez pas vraiment ce qui se dit: en réalité, vous avez vos opinions, vos jugements, vos échelles de valeurs, vos conclusions, et aussi certaines idées quant à la réputation de l'orateur. Vous êtes dans l'expectative, vous attendez quelque chose, et cette attitude vous empêche d'écouter vraiment, c'est évident. Tout cela fait écran et vous empêche d'écouter de tout votre cœur. Ce n'est que lorsque vous écoutez sans effort, sans tension, sans approuver ni désapprouver, mais en observant, en voyant le fait, sans y introduire

vosre opinion, vos conclusions, vos conceptions intellectuelles, vos formules toutes faites, c'est seulement alors, me semble-t-il, que l'on peut réellement écouter calmement, aisément, pénétrer ce qui est dit et découvrir soi-même si c'est vrai ou faux. Et il me semble capital de réaliser ceci si nous voulons communiquer: après tout, si nous sommes ici, c'est pour communiquer, être en communion. Vous n'êtes pas venus m'écouter parler pour repartir avec votre approbation ou votre désaccord, pleins d'opinions, de critiques et tout le reste. Vous et moi sommes ici pour pénétrer ensemble l'extraordinaire problème de la vie; pour communiquer, nous devons employer des mots, mais aussi comprendre le sens des mots, garder à l'esprit que le mot n'est pas la chose: le mot n'est jamais la chose. Et aussi, dans cette écoute, prendre conscience de vos propres préjugés, de vos interrogations, de vos marchandages, de vos illusions, de toute la structure psychologique à travers laquelle vous écoutez.

C'est vraiment un art, probablement l'art le plus exigeant, que d'observer, que d'écouter, mais aussi d'apprendre. Apprendre n'a rien à faire avec le savoir. Il est très facile d'accumuler des connaissances, de collecter des informations à partir de l'expérience, de lectures, de réactions: on les emmagasine, puis l'on agit d'après ce savoir. C'est ce que nous faisons, pour la plupart. Mais apprendre est quelque chose de tout différent: l'instant où l'on « a appris » est passé, c'est déjà du savoir. Apprendre est un processus permanent, un mouvement sans la moindre accumulation. Presque tous, nous envisageons chaque problème au travers de ce que nous savons déjà, en usant de notre capital de connaissances, de souvenirs, d'expériences, de conditionnements, et ainsi nous nous empêchons nous-mêmes d'apprendre du problème.